

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Visite pastorale pour 1913. — IV Correspondance romaine. — V M. l'abbé Timothée Kavanagh. — VI Solennité de saint Joseph.—VII Aux prières.—VIII Union Saint-Jean et Société d'une Messe

AU PRONE

Le dimanche, 20 avril

On annonce :

La fête de S. Marc et la procession (vendredi).

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 20 avril

Messe du IVe dim. après Pâques, **semi-double**; mém. de l'Oct. de S. Joseph (Patronage) sans 3e or.; préf. pascale. — Aux vêpres du dim. mém. de saint Anselme (I vêpres) et de l'Oct. (II vêpres).

Dans la cathédrale de Montréal, à la messe et aux vêpres, 3e or. de saint Zotique.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 27 avril

Diocèse de Montréal. — Du 21 avril, saint Anselme; du 23, saint Georges (Montréal et Longueuil); du 26, Notre-Dame du Bon-Conseil (St. Mary).

Diocèse d'Ottawa. — Du 26 avril, N.-D. du Bon-Conseil (Hintonburg).

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 23 avril, saint Georges (Henryville); du 25, saint Marc.

Diocèse de Sherbrooke.—Du 23 avril, saint Georges (Windsor) et saint Fortunat (Wolfstown).

Diocèse de Nicolet.—Du 26 avril, N.-D. du Bon-Conseil.

Diocèse de Valleyfield.—Du 26 avril, saint Clet. J. S.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi, 21 avril. — Pensionnat Sainte-Catherine.
Mercredi, 23 " — Saint-Hubert.
Vendredi, 25 " — Saint-Gabriel.
Dimanche, 27 " — Collège de Montréal.

VISITE PASTORALE POUR 1913

MAI. — 12, Lundi,	Bordeaux.
13, Mardi,	Sault-au-Récollet.
14, Mercredi,	Saint-Léonard-de-Port-Maurice.
15, Jeudi,	Rivière-des-Prairies.
16, Vendredi,	Pointe-aux-Trembles.
19, Lundi,	Terrebonne.
20, Mardi,	Lachenaie.
21, Mercredi,	Charlemagne.
22, Jeudi,	Saint-Paul-l'Ermité.
31, Samedi,	L'Assomption.
JUIN.— 1, Dimanche,	Saint-Gérard-Majella.
2, Lundi,	Saint-Sulpice.
3, Mardi,	Repentigny.
7, Samedi,	Sainte-Thérèse.
11, Mercredi,	Saint-Janvier.
12, Jeudi,	Sainte-Anne-des-Plaines.
13, Vendredi,	Sainte-Sophie.
14, Samedi,	Saint-Jérôme.
16, Lundi,	Saint-Sauveur.
18, Mercredi,	Sainte-Adèle.
20, Vendredi,	Sainte-Lucie.
21, Samedi,	Sainte-Marguerite.
22, Dimanche,	Saint-Hippolyte.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Le 17 mars 1913.



A maladie du Souverain-Pontife avait d'abord inspiré des inquiétudes; et comme il est naturel dans ces sortes de choses, tout le monde en examinait la marche suivant ses opinions personnelles. On est en général, en Italie, superstitieux et crédule: la meilleure preuve en est la croyance que le nombre neuf était fatidique pour le Souverain-Pontife. Cette fable, plusieurs fois démentie par les faits, n'en persiste pas moins. On y trouvait un *confirmatur* dans une prophétie de Mme de Thèbes, qui avait annoncé, d'après

les cartes et le cours des planètes, que le pape devait mourir cette année. Il est bien certain que l'Esprit souffle où il veut, et quand il a fait parler l'ânesse de Balaam, il peut inspirer même une cartomancienne. Toutefois il faut dire que ce n'est point la règle ordinaire, et que Dieu réserve ses dons à ceux qui sont ses enfants chéris.

— Voilà pourquoi les saints émaillent leur vie sur la terre de visions prophétiques sur l'avenir; et sous ce rapport, Dom Bosco est un de ces hommes les plus remarquables. Le nombre de ses songes ou vues prophétiques est incalculable. On en a publié un certain nombre dans le premier volume de la vie de cet homme de Dieu; mais les Salésiens attendent prudemment pour publier le second que les prophéties qui s'y rapportent chronologiquement se soient vérifiées, si tant est qu'elles se vérifient. On en parle à mots couverts, sous le manteau de la cheminée. Et par quelques exemples que j'ai cités il y a quelques années dans la *Semaine religieuse de Montréal*, on a pu voir que tout était loin de s'être accompli. Mais, à tout prendre, quand un homme mène une vie sainte qui est une garantie de ses rapports étroits avec la divinité, on peut ajouter une foi relative à ce qu'il dit; quand au contraire la prophétie sort d'une cartomancienne, *a priori* on doit lui opposer la question préalable.

— Le pape est sur la voie de la guérison, et la convalescence n'est qu'une affaire de temps. Pour mieux l'assurer, les audiences restent suspendues jusqu'après Pâques, ce qui se faisait du reste en temps normal, et ne change pas les habitudes. Mais le pape, pour ce motif, n'a pu recevoir cette année la palme du dimanche des Rameaux; elle a été remise à Mgr Bressan qui l'a portée lui-même au Souverain-Pontife. Cette palme est tout un poème et n'a rien qui rappelle la palme traditionnelle que nous sommes habitués à voir. Une branche de

palmier est d'abord blanchie, et au sortir de ce lavage est devenue d'un blanc crème. Ceci fait, on la découpe en menues lanières dans le sens de la longueur et ces différents brins, plus ou moins larges suivant le caprice de l'artiste, se courbent, se croisent, se replient sur eux-mêmes pour former des dessins qui nous semblent étranges, mais que les Romains, dont l'éducation de l'oeil est faite, trouvent splendides. Bien entendu, un certain nombre de ces brins sont dorés pour faire ressortir telle ou telle partie du dessin. Car ici, rien n'est laissé à l'improvisation et les religieuses camaldules, à qui est confié le soin de tresser cette palme, suivent le plan tracé par un peintre. Pour relever le tout, il y a au milieu, dans un riche encadrement dont la palme fournit encore la matière, une peinture représentant ordinairement un saint. Cette année, le sujet choisi, est sainte Hélène, mère de Constantin, allusion aux fêtes du XVI^e centenaire de l'édit de Milan qui apporta la liberté à l'Eglise. Le pape ne conserve ordinairement pas dans ses appartements cet objet d'art, mais en fait cadeau à une personne qu'il veut honorer et distinguer, et qui garde précieusement ce souvenir.

— On a pu remarquer que quelques diocèses d'Italie, entrant dans l'esprit de la Constitution *Divino afflatu*, avaient profondément modifié leur calendrier ou *ordo*, et en avaient élagué tous les saints qui n'avaient pas un rapport étroit avec le diocèse pour se rapprocher ainsi du calendrier de l'Eglise universelle. Comme d'autres demandes allaient se produire, la Congrégation des Rites, par une circulaire du 12 décembre 1912, a fixé les règles pour réformer de cette manière les calendriers diocésains et indiquer quelles fêtes avaient droit d'y figurer. Je ne parle pas de cette circulaire qui sera forcément reproduite par les *Semaines religieuses*, mais il y a quelque chose de plus intéressant, et qui a suivi peu après ce décret. A la date du 14 février 1913, le Souverain-Pontife a réformé,

suivant ces règles, le calendrier de la ville et du diocèse de Rome, c'est ce que l'on appelle *Officium pro clero Romano*, et qu'un certain nombre de prêtres avaient obtenu la permission de réciter. C'est une leçon de choses pratiques que donne le pape et qui pourra servir de guide aux diocèses qui voudraient se rapprocher du calendrier de l'Eglise universelle.

— On peut dire que ce calendrier ne contient guère que les Souverains-Pontifes mis sur les autels, et ils sont nombreux, car sur les 56 premiers pontifes, 54 sont honorés comme saints. Les siècles suivants ne sont point privés de cette marque de la sainteté. Dans le moyen âge, un siècle seul en est exempt: le Xe. Le XVe siècle en est dépourvu, le XVIe a saint Pie V, et ceux qui suivent n'ont pas encore cet honneur. Il faut espérer que le Vénérable Innocent XI, au XVIIIe, et Pie IX, au XIXe, viendront ajouter de nouveaux fleurons à cette couronne. Ces saints avaient droit de figurer dans le calendrier des évêques de Rome. Si on y avait fait figurer aussi tous les saints qui sont morts à Rome ou dont cette ville contient le tombeau, ce serait conforme aux instructions de la Congrégation des Rites, mais les 365 jours de l'année n'y auraient pu suffire; aussi le pape a choisi seulement quelques saints, peu nombreux, et qui par leur vie, la persistance de leur culte, ont eu plus de rapports avec la Ville éternelle. Tous les autres ont été sacrifiés, et parmi eux saint Emygdus, au 9 août, invoqué contre les tremblements de terre et qui avait un office tout à fait propre. On a conservé au 24 mai l'office de Notre-Dame, Secours des Chrétiens, à cause de ses étroits rapports avec les vicissitudes de la papauté, et parce que cette fête résultait d'un voeu fait par Pie VI pendant qu'il était prisonnier à Savone; c'était justice. Mais les autres fêtes de la Vierge admises dans le calendrier, comme les deux fêtes de la Vierge aux dimanches d'octobre, celle des prodiges, du pa-

tronage, etc., ont été exclues. Notre-Dame de Lorette n'a même pas trouvé grâce devant la commission, par la raison que cette fête, propre à un diocèse particulier, n'avait pas de rapports directs avec la Ville éternelle. De même les offices qui se rapportent à la passion de Notre-Seigneur et se trouvent échelonnés depuis la Septuagésime jusqu'à la semaine de la Passion, ont été mis en-dehors de l'*ordo*. Celui-ci était du reste tellement chargé par les Souverains-Pontifes que cette mesure s'imposait, et d'ailleurs il n'y avait pas de motifs particuliers pour les insérer. Si jamais l'Eglise les admet dans son calendrier général, la question changerait évidemment d'aspect, mais ce n'est point encore le cas.

— Parmi les saints conservés, je citerai saint Benoit Labre, saint Jean-Baptiste de Rossi, le chanoine de Sainte-Marie *in Cosmedin*, saint Irénée, le premier docteur de la primauté pontificale, saint Gallican, martyr célèbre de Rome, sainte Galla, qui avait converti son palais en hôpital pour les esclaves, et dont l'église se dresse encore à cet endroit, saint Roch, invoqué souvent, et non sans succès, contre la peste. Parmi les saints plus récents, citons le Bienheureux Jean Leonardi, fondateur des Cleres réguliers de la Mère de Dieu, et le Bienheureux Gaspar del Buffalo, fondateur des prêtres du Précieux-Sang, tous deux morts à Rome.

— Le Souverain-Pontife a été sévère dans l'admission des saints étrangers au diocèse de Rome. Il a sacrifié saint Jean-Népomucène, sainte Philomène, sainte Rose de Viterbe, sainte Véronique de Giuliani et d'autres; mais il voulait donner un exemple à tous les évêques du monde catholique, et montrer la façon authentique d'interpréter la circulaire de la Sacrée Congrégation des Rites. Il a atteint son but.

DON ALESSANDRO.

M. L'ABBE TIMOTHEE KAVANAGH

JAMAIS tâche ne fut plus facile que celle d'écrire la notice bibliographique de feu M. le curé Kavanagh, après l'éloge funèbre, très simple et très naturel, et pour cela si éloquent, que nous venons d'entendre de la bouche même de Mgr l'archevêque, dans cette belle église de Saint-Vincent-de-Paul de l'île Jésus, aux liges architecturales si pures, en présence de tout ce peuple de Saint-Vincent et d'ailleurs, de ce clergé nombreux—près de 150 prêtres—et de toutes ces religieuses—plus de 50—, venus là pour rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de ce prêtre si bon, dont on a pu dire qu'il ressemblait au “ bon Monsieur Vincent ” et qui ne laisse après lui que des regrets.

Saint-Vincent, en ce matin du 7 avril 1913, comme jadis, au soir de la mort du curé Norbert Lavallée, le 6 novembre 1881, Saint-Vincent est en deuil, comme il le fut rarement. Il pleure un ami, un père, un bon, un saint curé. — “ Monseigneur, disait tout à l'heure à Mgr l'archevêque le député aux Communes du comté Laval, l'un des citoyens les plus marquants du prospère village, . . . “ Monseigneur, vous pouvez peut-être nous donner un curé aussi bon que celui-là, mais pas un meilleur, c'est impossible ”. Et, en effet, il paraît bien.

J'ai causé avec beaucoup de gens, des jeunes et des vieux. On ne tarit pas d'éloges à l'endroit du regretté curé. On cite ses bons mots, ses réflexions pittoresques, ses actes de charité. On le pleure avec une sincérité débordante. Mais, chose curieuse, il y a je ne sais quelle allégresse confiante qui perce partout ce voile de larmes et de deuil. On dirait un alleluia pascal jaillissant en plein des méditations de la semaine sainte! On est sûr, le peuple est sûr, absolument, que M. le curé Kavanagh est déjà au ciel, et, tout en le regrettant, certes, il se ré-

jouit de le penser déjà heureux là-haut ! Quelles sont profondes les pensées de la foi, et qu'ils sont vivifiants et consolants les sentiments purement et saintement chrétiens !

* * *

M. le curé Kavanagh — disait donc Monseigneur, après avoir remercié de sa présence Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, confrère de classe du défunt, qui a bien voulu accepter de chanter le service de " son meilleur ami " — M. le curé Kavanagh était digne des plus beaux honneurs. C'est un père, zélé, dévoué, exemplaire, que vous perdez, mes frères. C'était un bon prêtre; ce n'est pas assez dire: c'était un saint prêtre. La liturgie nous faisait lire à la messe d'hier l'évangile du Bon Pasteur, et tout naturellement, ajoutait Monseigneur, en le lisant, je pensais à votre cher et regretté curé. C'est un bon pasteur dans toute la force du terme, que vous pleurez. Il connaissait ses brebis, il les aimait, il les nourrissait du pain de la doctrine, il les protégeait, il les consolait. Or, il est mort, le bon pasteur de Saint-Vincent, et ses brebis, qui le connaissaient, elles aussi, et qui l'aimaient, sont dans la douleur. Monseigneur aussi pleure un bon prêtre. Il en est, lui semble-t-il, qui ne devraient jamais mourir ; mais il le faut...

La vie de votre curé s'est passée humble, sans éclat et sans bruit, aux yeux des hommes, dit encore Monseigneur, mais combien elle fut féconde et belle aux yeux de Dieu et de ses anges. Il était né à Sainte-Scholastique d'une respectable et pieuse famille (15 janvier 1844). Il étudia au Collège de Montréal et y fut tout de suite, comme il devait l'être toute sa vie, un homme de règle, de devoir, de dévouement et de charité. Il en imposait à ses camarades par sa réserve et sa dignité. On n'aurait pas osé devant lui, comme naguère devant

certains saints, risquer des plaisanteries douteuses. En même temps, il commandait l'affection. En deux mots, il fût dès lors pour beaucoup le conseiller sage et discret qu'il devait être à tant d'âmes dans la suite.

Il ne dut pas, continue Monseigneur, discuter longtemps l'affaire de sa vocation. Les âmes l'appelaient, c'était tout indiqué. On ne se figure pas M. Timothée Kavanagh autrement que prêtre du bon Dieu. C'est qu'en effet il le fut éminemment. Il termina sa cléricature à Sainte-Thérèse et y fut ordonné prêtre par feu Mgr Fabre (14 septembre 1873). Il y fut professeur et directeur des élèves, de 1873 à 1878. Le tact, la prudence et la sagesse dont il fit preuve, voilà ce qui lui assura des amitiés si durables sous le toit térézien. Et d'un mot, Mgr l'archevêque souligne l'abnégation et le mérite de nos prêtres éducateurs.

Mgr Fabre, ajoute-t-il, qui s'y connaissait en hommes, appela bientôt M. Kavanagh à l'aumônerie de la Providence, à la maison-mère. C'était là un poste délicat, une mission plutôt difficile. Si bien intentionnées qu'elles soient, les jeunes filles qui se présentent là, comme du reste dans tous les couvents, ne deviennent pas tout de suite des anges; il ne leur pousse pas des ailes! Et il faut qu'elles soient parfaites pourtant. Et donc, l'aumônier doit les aider à avancer dans la perfection. M. Kavanagh avait pour cela une main si douce, une direction si simple et si pleine de bon sens, si humaine en même temps et si surnaturelle, qu'on avançait avec lui sans s'en apercevoir, comme les enfants grandissent. Il fut à la Providence six ou sept ans (1878-1885). De là, il passa au pensionnat de Villa Maria, pour six ans (1885-1891), puis à celui d'Hochelaga, pour trois ans (1891-1894). Aux yeux des profanes, des pauvres de la Providence et de leurs dévouées maîtresses et soeurs aux distinguées demoiselles de Villa

Maria ou d'Hochelaga et à leurs " mères " si instruites et si cultivées. . . la transition peut paraître assez brusque. Pour M. Kavanagh, qui allait des âmes aux âmes, c'était tout comme. D'un point à l'autre son admirable bon sens, avivé par une piété exquise, savait rendre tous les chemins courts. Pour les jeunes filles, comme pour les religieuses, sa direction était une véritable grâce faite de force et de charme. Que d'âmes, estime Monseigneur, lui doivent, sans la guimpe ou dans le monde, la saine direction qui a orienté leur vie. Et Sa Grandeur ajoute ce mot étonnant : " M. Kavanagh ne se trompait jamais en fait de direction " .

En 1894, M. Timothée Kavanagh avait cinquante ans. Il fut nommé curé. Et d'abord, ce fut à Lanoraie, et pour trois ans (1894-1897), qu'il alla exercer son zèle. Il s'appliqua, nous dit Monseigneur, à être le père de tous ses paroissiens. Il les aima tous également. Il prêcha et administra les sacrements comme un apôtre, très simplement, mais sérieusement toujours et d'une façon très digne. La bonté rend Dieu populaire, a dit Lacordaire. M. le curé Kavanagh savait rendre Dieu populaire et lui-même par surcroît. De Lanoraie, il passa à la cure de Saint-Vincent-de-Paul à Montréal, où il devait être huit ans (1897-1905). Là encore, il fut dévoué à tous ses paroissiens, sans acception de personnes, en même temps qu'il ne s'épargnait pas pour assister de ses conseils les bonnes Soeurs de la Providence, dont la maison-mère se trouvait maintenant tout voisine de son église paroissiale. Oh ! ce ministère absorbant des cures de villes, s'écrie Monseigneur, on ne comprend pas, souvent, chez les fidèles, jusqu'où il est énervant, fatigant, épuisant. Quelle vie fiévreuse mènent ces pasteurs de nos populeuses paroisses, qui, en fait, ne s'appartiennent pas ! Et l'on sent bien, ici, que le premier pasteur du diocèse, en louant le défunt, parle à plus d'un vivant présent au sanctuaire ou au pied du balustre. On éprouve une fois de

plus que les mots qui viennent du coeur vont droit au coeur. En 1905 enfin, épuisé par les soucis variés de sa charge, M. le curé Kavanagh exprima à son archevêque le désir de prendre un repos relatif, et ce jour-là, dit aimablement Monseigneur, où je pus faire droit à sa demande, en vous le donnant, mes frères, comme curé, " Saint-Vincent-de-Paul de Montréal fut saintement jaloux de Saint-Vincent-de-Paul de l'île Jésus". Dans ce dernier poste, où il devait mourir, M. Kavanagh passa également huit ans (1905-1913). Monseigneur ne sent guère le besoin d'appuyer sur le bien qu'il y a fait. Tous en peuvent témoigner: les paroissiens, les Soeurs de la Providence, les Frères du Collège Laval, les vieux, les jeunes, et surtout les pauvres et les souffrants.

Le 2 février dernier, raconte encore Monseigneur, le regretté curé assistait à la fête annuelle du Collège de Montréal, son *Alma Mater*. On y évoqua bien des souvenirs pleins de charme. Le lendemain, il tombait malade, pour ne plus se relever. Assisté par son vicaire, M. l'abbé Labelle, au zèle et dévouement inlassables de qui Sa Grandeur rend un magnifique hommage, et par les autres confrères de la paroisse et du voisinage, aidé aussi, et avec quelle respectueuse affection, par ces bonnes Soeurs de la Providence qu'il avait jadis guidées dans les voies de Dieu et qu'il était si heureux de retrouver pour mourir, entouré de l'affection de son personnel et de sa famille, suivi à chaque instant par l'attention émue de tous ses paroissiens si chagrins de le perdre, M. le curé Kavanagh se vit aller vers la mort sans se plaindre: " Il faut tous partir, disait-il, je suis prêt ". Sa dépouille va disparaître, termine Monseigneur, mais, j'en suis sûr, son souvenir restera dans vos coeurs, mes frères, et il vous prêchera encore la vertu.

M. le curé Kavanagh, dit encore Mgr l'archevêque, avait reçu du ciel des dons précieux. Il était la simplicité même, dans sa vie, dans son langage, dans sa tenue, dans son ame-

blement. Mais, sous son apparente bonhomie, quel regard intelligent et révélateur ! Il avait le mot juste, la répartie fine, la trouvaille qui faisait image. Il lui suffisait d'une parole pour définir un homme ou peindre une situation. Seulement, en toutes choses, il était d'abord charitable, et ne faisait jamais d'esprit aux dépens des autres. Ses connaissances, en théologie morale et dans les choses de la direction des âmes, était remarquables. Il était si lucide, si clair, si bon et si accommodant ! Il ne se trompait pas, encore moins il ne trompait personne. Que de bien il a fait, que de secrets il emporte dans la tombe ! Il aimait ainsi les âmes, parce qu'il aimait Dieu par-dessus tout. Sa piété, pourtant, n'avait rien d'exagéré. La multiplicité des petites dévotions ne le tentait guère. Il tenait pour les grandes dévotions traditionnelles : le Saint-Sacrement, la Passion de Notre-Seigneur, le Rosaire de Marie. Il était, par là, désintéressé parfaitement, sachant que les choses de la terre restent en définitive à la terre. Par-delà toutes choses, il voyait le ciel. Sa vie était calme et ordonnée. Il recevait très cordialement ses confrères et ses visiteurs, comme aussi ses paroissiens. Il affectionnait les pauvres. Son testament l'établit. Il n'a oublié personne des institutions et des pauvres où la providence l'a voulu pour l'exercice du saint ministère. Il a pensé aux oeuvres de son archevêque, à qui il lègue deux mille piastres, et aux pauvres de Saint-Vincent, à qui il donne douze cents piastres, et ainsi de suite. Testament éminemment sacerdotal, termine Monseigneur en se tournant vers les membres du clergé, et qui ferme heureusement une vie qui fut, elle aussi, tout entière, et l'on ne saurait dire plus, la vie d'un bon et d'un saint prêtre. S'il en était besoin, que nos ferventes prières hâtent son union en Dieu dans le ciel pour les siècles des siècles !



Ce substantiel discours, que nous nous sommes contenté d'analyser, en y joignant quelques dates, et, pour l'histoire, quelques précisions, nous dispense évidemment d'ajouter des réflexions qui feraient ici double emploi. Il nous suffira de souligner quelques détails sur la dernière maladie du regretté curé et de dire aussi la pompe de ses funérailles.

Il souffrit beaucoup avant de mourir. Avant même qu'il ne tombât malade le 3 février, dans les dernières semaines de décembre et de janvier, on le sentait épuisé; et rien n'était plus touchant que de le voir, le matin, alors qu'il allait encore porter le bon Dieu à ses malades, marcher en hésitant quelque peu sur la glace des chemins en pente du village. Une fois réduit à garder le lit, il continua à faire bonne contenance. " Je suis content de souffrir, disait-il aux soeurs garde-malade, pour mes péchés et pour ceux de mes paroissiens. " A l'un de ses citoyens, qui lui exprimait le regret de le voir si malade et l'espoir que Dieu le ramènerait à la santé: " Oh! dit-il, en ce pittoresque langage dont il était coutumier, les vieilles gens ne sont pas comme les vieilles choses; avec un vieux trottoir, on peut réparer et faire du neuf, mais avec un vieux comme moi on ne fait pas un jeune. " Il craignait les jugements de Dieu, lui, si bon et si saint. " C'est que, cela ne se règle pas comme un compte chez le marchand ", disait-il. Et il se faisait lire la Passion de Notre-Seigneur; cela l'aidait et le consolait beaucoup. Ses dernières paroles furent pour les pauvres et pour Dieu.

* * *

Ses funérailles, je l'ai dit, ont été magnifiques. Mgr l'archevêque présidait au trône, assisté par M. le curé Jasmin, de Sainte-Thérèse, et par M. l'abbé Félix Kavanagh, de Saint-Joseph de Montréal, cousin du défunt. Sa Grandeur, après le discours dont j'ai donné l'analyse, et qui a produit chez tous

une très vive impression, a présidé à l'absoute. Mgr Bernard, évêque de Saint-Hyacinthe, confrère de classe du défunt, a chanté le service, ayant M. l'abbé Charrier, p.s.s., curé de Saint-Jacques, comme prêtre-assistant, et MM. Bédard, p. s. s. et Labelle, directeur du Collège Saint-Jean, comme diacre et sous-diacre. Le chœur de Saint-Joseph de Montréal, sous la direction de M. Charbonneau, son maître de chapelle, a donné une messe de Perosi avec un grand succès. Le dîner du clergé s'est pris au couvent. M. le vicaire Labelle, et MM. les exécuteurs testamentaires, M. le curé Corbeil, de Saint-Joseph, et M. l'abbé Félix Kavanagh, avaient vu à l'organisation des funérailles, et, vraiment, tout fut parfait, calme, ordonné, comme la vie du regretté curé elle-même.

Il dort maintenant, dans la crypte de la belle église, sur le coteau de la *Pinière*, près des anciens curés, qui reposent là dans leur dernier sommeil : MM. Renoyer (1790), Bégin (1824) Lavallée (1881), Brault (1904). *Qu'il dorme en paix !*
Requiescat in pace !

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

SOLENNITE DE SAINT JOSEPH

LES membres du clergé n'ont pas oublié les changements survenus à l'ancienne fête du Patronage de saint Joseph. Par un décret général, en date du 14 juillet 1911, la Congrégation des Rites a changé le titre de cette fête en celui de Solennité de saint Joseph, la fête du 19 mars s'appelant désormais Commémoration solennelle de saint Joseph. De plus la fête du IIIe dimanche après Pâques était, par le même décret, élevée au rite double de 1e classe avec octave. Il fallait dès lors ajouter au bréviaire des offices pour

chacun des jours de l'octave (à l'exception du jour octave qui, d'après les nouvelles rubriques, ne peut pas avoir lieu, parce que le dimanche ne l'admet pas). Il va sans dire que l'office du jour même de la fête reste le même qu'avant cette augmentation de culte et qu'il n'y a pas à songer à le remplacer par celui du 19 mars qui a déjà été fait.

L'office pour cette octave se trouve dans les bréviaires imprimés pendant l'année 1912 et depuis. Mais pour ceux qui ont conservé un bréviaire plus ancien, ils peuvent se procurer les leçons de cette octave, en s'adressant à l'archevêché de Montréal. On peut aussi se procurer, en même temps, les nouvelles leçons pour les jours de l'octave de saint Jean-Baptiste, désormais fixé au IV^e dimanche de juin, ainsi que la nouvelle notation des nouvelles antiennes des vêpres du dimanche qui se chantent si souvent, ainsi que les deux suffrages du temps pascal et du reste de l'année.

Office de S. Joseph (petit et grand format).....10 sous.

Office de S. Jean-Baptiste (petit format seul)..... 5 sous.

Antiennes notées des vêpres.....2. sous. (3 pour 5 sous)

Suffrages notés2 sous. (3 pour 5 sous).

En s'adressant immédiatement au portier de l'archevêché, on pourra recevoir ces offices avant dimanche qui est celui de la solennité de saint Joseph.

AUX PRIERES

Mme Louis Bisson, décédée à Troy, E.-U.

UNION SAINT-JEAN

Archevêché de Montréal, 3 avril 1913.

M. l'abbé Timothée Kavanagh, décédé aujourd'hui à Saint-Vincent-de-Paul, comté de Laval, était membre de l'UNION SAINT-JEAN, **Section d'une Messe.**

G. DAUTH, ch.

Secrétaire de l'Union Saint-Jean.

SOCIETE D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, 8 avril 1913.

M. l'abbé Théodore Gervais, curé de Saint-Félix de Valois (Joliette) décédé hier, était membre de la SOCIETE D'UNE MESSE.

ADÉLARD HARBOUR, prêtre.

Chancelier.

LE 16ème PELERINAGE NATIONAL DU CANADA
A LOURDES ET ROME

Le Pèlerinage se fait cette année dans des conditions tout exceptionnelles. Les Pèlerins auront l'avantage de faire la traversée sur " **La Touraine** ", l'un des plus beaux navires de première classe de **La Compagnie Française Transatlantique.**

Le départ aura lieu de Montréal et Québec, le 21 juin prochain. Le coût total du voyage, y compris toutes les dépenses, n'est que **\$385.00.**

Les Pèlerins passeront par l'Italie, la Suisse et l'Angleterre, où ils visiteront les monuments les plus dignes d'intérêt.

On se procure le programme en s'adressant à **M. L.-J. Rivet**, hospitalier de Notre-Dame-de-Lourdes, l'organisateur des Pèlerinages du Canada, chez

HONE & RIVET, 9, boulevard Saint-Laurent, Montréal.
